



fernando
pessoa

poèmes
ésotériques
message
le marin

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR



Œuvres de Fernando Pessoa
publiées sous la direction de Robert Bréchon
et Eduardo Prado Coelho

II
POÈMES ÉSOTÉRIQUES
MESSAGE
LE MARIN

*traduits du portugais
par Michel Chandeigne et Patrick Quillier
en collaboration avec Maria Antónia Câmara Manuel
et Françoise Laye
avec la participation de Fernando Antunes*

*présentés par Yvette Centeno,
Patrick Quillier et Teresa Rita Lopes*

Ouvrage publié avec le concours
de l'Institut portugais du livre
et du Centre national des Lettres



CHRISTIAN BOURGOIS EDITEUR

LE MARIN
« drame statique »
(1915)

*traduit par Françoise Laye
et Fernando Antunes
présenté par Teresa Rita Lopes*

LE MARIN

Une salle, située sans nul doute dans un vieux château. La salle est circulaire. Au centre, sur une estrade, un cercueil où repose une jeune fille, vêtue de blanc ; à chaque angle brûle une torche. A droite, presque en face de soi quand on imagine cette salle, une seule fenêtre, haute et étroite, d'où l'on aperçoit seulement, entre deux montagnes au loin, un étroit bras de mer.

Près de la fenêtre, trois jeunes filles veillent. La première est assise face à la fenêtre, et tourne le dos à la torche du fond, à droite. Les deux autres sont assises de chaque côté de la fenêtre.

C'est la nuit, et l'on devine un reste de clarté lunaire.

PREMIÈRE VEILLEUSE. — Nulle heure n'a sonné encore.

DEUXIÈME VEILLEUSE. — On n'aurait pu l'entendre. Il n'y a pas d'horloge près d'ici. Bientôt il fera jour.

TROISIÈME VEILLEUSE. — Non : l'horizon est noir.

PREMIÈRE VEILLEUSE. — Ne désirez-vous pas, ma sœur, afin de nous distraire, que nous nous racontions ce que nous avons été ? Cela est beau, et toujours illusoire.

DEUXIÈME VEILLEUSE. — Non, ne parlons pas de cela. D'ailleurs, avons-nous été quelque chose ?

PREMIÈRE VEILLEUSE. — Peut-être. Je ne sais pas. Il est beau cependant de parler du passé... Les heures se sont écoulées et nous avons gardé le silence. Pour ma part, je regardais la flamme de cette chandelle : elle tremble parfois, ou devient toute jaune ; parfois encore elle pâlit. Je ne sais pourquoi cela se produit. Mais savons-nous, mes sœurs, pourquoi une chose quelconque se produit ?

Pause

Parler du passé, cela doit être beau, puisque c'est futile, et que cela cause tant de peine.

DEUXIÈME VEILLEUSE. — Parlons, si vous le voulez, d'un passé que nous n'aurions jamais vécu.

TROISIÈME VEILLEUSE. — Non, car peut-être l'avons-nous vécu.

PREMIÈRE VEILLEUSE. — Tout cela, ce ne sont que des mots. Il est si triste de parler ! C'est une manière si fautive d'oublier !... Et si nous allions nous promener ?

TROISIÈME VEILLEUSE. — Où cela ?

PREMIÈRE VEILLEUSE. — Ici même, de long en large. Cela, parfois, apporte des rêves...

TROISIÈME VEILLEUSE. — Quels rêves ?

PREMIÈRE VEILLEUSE. — Je ne sais pas... Pourquoi le saurais-je ?

Pause

DEUXIÈME VEILLEUSE. — Tout ce pays est si triste... Celui où j'ai vécu jadis l'était bien moins. L'après-midi je filais, assise à la fenêtre qui donnait sur la mer ; parfois, il y avait une île au large... Quand je ne filais pas, je regardais la mer et j'oubliais de vivre. Je ne sais si j'étais heureuse. Je ne serai plus jamais ce que peut-être je n'ai jamais été...

PREMIÈRE VEILLEUSE. — Je n'ai jamais vu la mer que d'ici. Là, par l'unique fenêtre d'où l'on puisse voir la mer, on la voit si peu... La mer ailleurs est-elle vraiment belle ?

DEUXIÈME VEILLEUSE. — C'est ailleurs seulement que la mer est belle. Celle que nous pouvons voir éveille toujours le regret de celle que nous ne verrons jamais...

Pause

PREMIÈRE VEILLEUSE. — Ne disions-nous pas que nous allions raconter notre passé ?

DEUXIÈME VEILLEUSE. — Non, non.

TROISIÈME VEILLEUSE. — Pourquoi n'y a-t-il pas d'horloge dans cette pièce ?

DEUXIÈME VEILLEUSE. — Je ne sais pas... Mais ainsi tout est plus lointain, plus mystérieux... La nuit s'appartient mieux encore... Qui sait si nous pourrions parler ainsi, en sachant l'heure ?

PREMIÈRE VEILLEUSE. — Ma sœur, tout en moi est triste. Je sens décembre dans mon âme... Je tente de ne pas regarder par la fenêtre... Je sais que l'on y voit les montagnes, au loin... J'ai été heureuse par-delà les monts, jadis... J'étais heureuse. Je cueillais des fleurs la journée entière, et avant de m'endormir, je demandais qu'on me les laisse... Je ne sais ce que cela peut avoir d'irréparable, pour me donner ainsi envie de pleurer... Cela n'a pu arriver que loin d'ici... Quand donc viendra le jour ?

TROISIÈME VEILLEUSE. — Quelle importance ? Il vient toujours de la même manière. Toujours, toujours...

Pause

DEUXIÈME VEILLEUSE. — Racontons-nous des contes... Je n'en connais aucun, mais ce n'est pas un mal. Le seul mal, c'est de vivre... Que nos tuniques n'aillent pas même frôler la vie... Non, ne vous levez pas. Ce serait faire un geste, et chaque geste interrompt un rêve. Je ne rêvais pas, mais il m'est doux de penser que je pourrais le faire... Mais le passé, pourquoi ne pas en parler ?

PREMIÈRE VEILLEUSE. — Nous en avons décidé ainsi. Bientôt naîtra le jour, et nous le regretterons. Avec la lumière, les songes se rendorment... Si j'examine attentivement le moment présent, il me semble qu'il n'existe déjà plus, qu'il est déjà passé. Comment une chose existe-t-elle ? Comment passe-t-elle ? Que se produit-il, à l'intérieur, tandis qu'elle passe ? Ah, parlons, mes sœurs, parlons bien fort, parlons toutes ensemble... Le silence prend forme ; il devient une chose... Je le sens m'envelopper comme une brume... Ah, parlez, parlez !...

DEUXIÈME VEILLEUSE. — Et pourquoi ? Je vous observe toutes deux, mais ne vous vois pas tout de suite... Il

me semble qu'entre nous des abîmes se sont creusés... Je dois épuiser l'idée que je peux vous voir pour parvenir à vous voir vraiment... Cet air chaud est froid à l'intérieur, dans cette région qui touche à l'âme... Je devrais sentir maintenant des mains irréelles effleurer mes cheveux... Les mains sur les cheveux — c'est le geste qu'on fait pour parler des sirènes... (*Elle croise les mains sur ses genoux. Pause*) Tout à l'heure encore, alors que je ne pensais à rien, je pensais à mon passé.

PREMIÈRE VEILLEUSE. — Je devais penser au mien aussi...

TROISIÈME VEILLEUSE. — Moi, je ne savais plus à quoi je pensais... Au passé des autres, peut-être... Le passé de gens merveilleux qui, peut-être, n'ont jamais existé... Près de la maison de ma mère coulait un ruisseau. Mais pourquoi coulait-il là, et non pas plus loin, ou plus près ? Y a-t-il une raison pour qu'une chose soit ce qu'elle est ? Y a-t-il pour cela une raison aussi vraie, aussi réelle que mes mains ?

DEUXIÈME VEILLEUSE. — Les mains ne sont ni réelles, ni vraies... Ce sont des mystères qui habitent nos vies... Parfois, quand je regarde mes mains, il m'arrive de craindre Dieu... Aucun vent ne fait bouger la flamme des chandelles, et pourtant, regardez, elles bougent... Vers quoi s'inclinent-elles ? Quel dommage si quelqu'un pouvait répondre !... J'ai envie d'écouter des musiques barbares, que l'on doit jouer en ce moment, au fin fond de palais situés sur d'autres continents. C'est toujours si loin de mon âme... Peut-être parce qu'étant petite, je courais après les vagues. Je prenais la vie par la main, entre les rochers à marée basse, à l'heure où la mer semble se croiser les mains sur la poitrine et dormir, comme une statue d'ange, pour que plus jamais personne ne la regarde...

TROISIÈME VEILLEUSE. — Vos paroles évoquent pour moi mon âme...

DEUXIÈME VEILLEUSE. — Peut-être parce qu'elles ne sont pas vraies... C'est à peine si je sais que je les dis... Je les répète en accord avec une voix que je n'entends pas, mais qui me les souffle... Cependant, j'ai dû réellement vivre au bord de la mer. J'aime tout ce qui ondule... Je sens des

ondes dans mon âme. Quand je marche, je me berce... J'aimerais bien marcher maintenant... Je n'en ferai rien, car cela ne vaut jamais la peine de faire quoi que ce soit, et moins encore ce dont on a envie. Ce sont les montagnes que je redoute... Il est impossible qu'elles soient si hautes, si figées... Elles doivent avoir un secret de pierre, qu'elles refusent de reconnaître... Si, en me penchant à cette fenêtre, je pouvais ne plus voir ces montagnes, alors se pencherait à mon âme quelqu'un d'inconnu, en qui je me sentirais heureuse...

PREMIÈRE VEILLEUSE. — Moi, j'aime les montagnes... C'est toujours de ce côté-ci des montagnes que la vie est laide. De l'autre côté, là où habite ma mère, souvent nous nous asseyions à l'ombre des tamariniers, et nous parlions de visiter d'autres pays... Là-bas, tout était heureux et prolongé, comme le chant de deux oiseaux, de chaque côté du chemin... La forêt n'avait d'autres clairières que celles de nos pensées... Et dans nos rêves, les arbres projetaient sur le sol une sérénité différente, et non pas seulement leur ombre... C'est ainsi sans doute que nous avons vécu là-bas, moi et je ne sais qui d'autre... Dites-moi que cela a été vrai, pour que je n'aie pas à pleurer...

DEUXIÈME VEILLEUSE. — J'ai vécu parmi les rochers, d'où j'apercevais la mer... Le bas de ma robe était frais et salé, et battait sur mes jambes nues... J'étais jeune et barbare... Maintenant, j'ai peur d'avoir été... Le présent me fait penser que je dors... Parlez-moi des fées. Je n'ai jamais entendu personne en parler... La mer était trop vaste pour faire penser à elles... Dans la vie, il fait bon être petit... Étiez-vous heureuse, ma sœur ?

PREMIÈRE VEILLEUSE. — C'est maintenant que je commence à l'avoir été autrefois... D'ailleurs tout cela s'est passé dans l'ombre. Les arbres l'ont vécu bien plus que moi... Il n'est jamais venu, celui qu'à peine j'attendais... Et vous, ma sœur, ne parlez-vous pas ?

TROISIÈME VEILLEUSE. — Cela me fait horreur, de penser que dans quelques instants, je vous aurai dit ce que maintenant je vais vous dire. Mes paroles, à peine prononcées, appartiendront au passé et se tiendront hors de moi, je